

La Culture bananière aux Antilles et en Amérique centrale ⁽¹⁾

I. Les systèmes de culture bananière d'exportation

par **J. CHAMPION**

INGÉNIEUR I. A. N.
GÉNÉTICIEN DIPLÔMÉ DE L'O. R. S. T. O. M.
SPÉCIALISTE DU BANANIER
A LA STATION CENTRALE DE GUINÉE.

Avant de présenter dans « Fruits » diverses notes de voyage sur la culture bananière (Mission J. CHAMPION et A. COMELLI aux Antilles françaises et anglaises et en Amérique centrale, novembre 1953 à février 1954), il est utile de rappeler quelques données sur les conditions et les systèmes de la production des bananes, en vue de l'exportation, dans le monde. Une première publication de l'Institut des Fruits et Agrumes Coloniaux, intitulée « Le Commerce de la Banane dans le Monde » de MM. ARIÈS et CADILLAT, parue en 1944, brossait un excellent tableau du commerce international, marchés libres et économies protégées (en particulier celle pratiquée par la France) pour la période d'avant-guerre. Depuis 1944, la situation a évolué, la production des territoires de l'Union française et celle des départements d'Outre-Mer ayant nettement augmenté, ce qui n'a pas été sans poser de nouveaux problèmes, en relation directe avec les systèmes de culture existant localement et qui influent directement sur l'économie bananière.

En particulier, le marché bananier métropolitain, malgré l'accroissement très net de la consommation, ne peut absorber toute la production. On sait que des importations trop abondantes sur ce marché amènent rapidement des effondrements de cours tels que les producteurs perdent tout profit. En outre, la demande est très variable, suivant de nombreux facteurs : saison, abondance des fruits de la zone tempérée, etc...

Pour chaque planteur, il existe une limite des cours

de vente en deçà de laquelle il ne fait plus de bénéfice (voir « Aperçus sur la culture du bananier nain en Guinée Française », Fruits n° 11, vol. 6-1951). Dans un territoire producteur donné, on peut considérer qu'il existe une limite moyenne pour une culture rentable. La situation actuelle est telle que cette limite est très différente entre les diverses contrées bananières, ceci étant justement dû à de profondes différences dans les méthodes de culture, et amenant des possibilités et des intérêts divers.

La capacité de consommation se développant en France moins rapidement que la production, il était intéressant pour les Antilles et pour la Côte d'Afrique de se porter vers des marchés d'exportation à l'étranger. On se trouve alors, dans la plupart des cas, en présence de la concurrence des exportateurs d'Amérique centrale et du Sud, dont les prix sont généralement inférieurs aux nôtres, de sorte que l'abaissement des prix de revient est le problème essentiel de nos territoires bananiers.

Le but de cette note préliminaire est de montrer que les systèmes de culture peuvent expliquer dans une certaine mesure la cherté de la production de certains de nos territoires. On distinguera trois états fondamentaux :

- 1° culture extensive, de cueillette, ou petite plantation à l'échelle familiale,
- 2° culture semi-intensive à intensive, à grande échelle,
- 3° culture très intensive sur petites ou moyennes surfaces.

Il va sans dire qu'il existe tous les stades intermédiaires que l'on ne peut envisager en détail.

(1) Cet article fait partie de la suite d'études rédigées par M. Comelli et Champion après leur voyage aux Antilles et en Amérique Centrale, dont le but a été exposé dans le n° précédent de *Fruits*. (*Fruits*. Vol. 9, n° 9, 1954, p. 393-394). D'autres articles suivront.

1. Culture extensive, de cueillette, ou petite plantation à l'échelle familiale.

La culture du bananier (que ce soit à fruits comestibles crus, ou à fruits à cuire ou plantain) est ancienne partout où les conditions de climat et de sol sont conformes aux exigences de cette plante ; il s'agit donc le plus souvent d'une cueillette de régimes, avec un semblant de culture qui donne au bananier l'occasion de se développer correctement, en supprimant, plus ou moins, la concurrence d'une végétation adventice. Ce qui ne veut pas dire qu'il s'agisse d'une plantation pure de bananiers, mais plutôt du jardin tropical, où se mêlent choux caraïbes, ignames, agrumes, avocats, caféiers, etc...

C'est la présence, dans de telles contrées, de cultures européennes organisées pour l'exportation des régimes de bananes, qui est, le plus souvent, à l'origine de la transformation pour le commerce, de la culture bananière villageoise. Le paysan s'est rendu compte de l'intérêt qu'il aurait à profiter de ce système tout prêt à l'achat et à l'expédition de régimes, dont l'obtention ne lui demandait que peu d'efforts, si ce n'est d'adopter la variété commerciale cultivée par les Européens. Il transforma donc son jardin dans ce sens, en l'étendant un peu, heureux de trouver une source de revenus, à une époque où ses besoins en argent croissaient. Il cherchera à accroître cet apport, mais en restant presque toujours dans la limite d'utilisation d'une main-d'œuvre familiale ou amie, souvent rétribuée en nature, et en tout cas, à très bon marché. On conçoit que le prix de revient dans ces conditions soit très faible.

Ce très petit producteur, livré à lui-même, préfère vendre son fruit nu bon marché, laissant à l'acheteur organisé le soin de l'emballage et de l'expédition. De toute manière, il est rarement capable de gérer financièrement son exploitation, et bien que faibles, les prix de vente de ses régimes représentent pour lui un bénéfice presque net.

En Jamaïque, on verra que la tendance officielle est de protéger et d'organiser ce type de production, en cherchant l'amélioration des rendements, généralement très faibles, de ces petites plantations. On suppose à juste titre que la marge de progrès possible est nettement plus importante que dans les systèmes de culture plus intensive, et que l'île pourra ainsi augmenter largement ses tonnages exportés.

Aux Antilles françaises, les petits planteurs livrent leurs fruits à des exportateurs qui ne s'intéressent généralement pas, sauf quelques exceptions, au progrès technique de ce type de plantation, progrès qui amè-

nerait une autonomie de plus en plus grande de leurs propriétaires au fur et à mesure de l'augmentation des rendements.

La production est essentiellement fluctuante : une crise de vente prolongée amène à négliger tout entretien, parfois à revenir aux cultures vivrières, et, en tout cas, influe directement sur la production des années suivantes. Les prévisions de tonnages sont toujours aléatoires, et, enfin, les rendements sont souvent médiocres, les régimes de petite taille.

Très développé aux Antilles françaises et anglaises, ce système se retrouve dans quelques territoires de la Côte d'Afrique, sous une forme quelque peu différente. En Guinée française, les circonstances adverses de climat et de sol ont obligé les cultivateurs africains soit à disparaître après le retour de conditions économiques normales (vers 1948), soit à s'imprégner des techniques appliquées depuis longtemps en culture intensive par les Européens. Obligés de s'intégrer dans une organisation préexistante, ils se sont groupés en coopératives. Les Africains gardent l'avantage d'une main-d'œuvre économique et de frais généraux restreints.

Au Cameroun français, la richesse des sols a favorisé le développement récent d'une forte production africaine, qui ne connaît pas de limites d'attributions de concessions ; la culture consiste à maintenir une population de « Gros Michel » dans laquelle on pratique la récolte périodiquement.

Seule, une organisation plus ou moins obligatoire, d'origine gouvernementale, directe ou plutôt par l'intermédiaire de coopératives, mais dans tous les cas appuyée par l'aide des techniciens de la culture, peut améliorer ce système en le transformant en une excellente culture intensive familiale dont les prix de revient resteront faibles. Il y aurait à cette solution à la fois plus de profit pour le petit producteur et pour l'ensemble de la production bananière. Dans ce cas, l'organisme, officiel ou non, tend à se substituer au planteur pour toutes les techniques agricoles complexes, le conseille et vérifie le cas échéant si sa production est correctement payée.

2. Culture semi-intensive à intensive à grande échelle.

Le bananier est une plante qui, conduite individuellement avec des soins constants et une surveillance attentive pour chaque pied (*culture intensive*) donne de très hauts rendements. Cette méthode réclame cependant une main-d'œuvre trop abondante, de sorte qu'il apparaît plus avantageux de posséder

un très grand nombre de pieds de bananiers avec un rendement faible à moyen, par des techniques réduites, simplifiées, et une main-d'œuvre relativement restreinte. La nécessité de grouper de très grands nombres de bananiers sans discontinuité a amené des firmes telles que l'United Fruit Company à rechercher de vastes superficies d'un seul tenant, de plusieurs milliers d'hectares, sur des terres riches et sous des climats favorables.

Les cultures bananières d'Amérique centrale se caractérisent, non pas par de hauts rendements à l'hectare, mais par une rentabilité très étudiée de toutes les pratiques culturales ou post-culturales. Les exploitations sont divisées en fermes de 300 hectares, unités qui possèdent leur main-d'œuvre de culture et leur chef de culture ; mais tous les services généraux sont centralisés et communs, de l'entretien des voies et ponts au transport et à l'administration. La richesse des sols est telle que l'utilisation des engrais est réduite. Le bananier est cultivé avec une couverture naturelle ou implantée (réduction de l'entretien) dont la concurrence est simplement limitée par des recoupages périodiques. Par contre, l'irrigation, très onéreuse à l'installation mais peu de fonctionnement, a été jugée très rentable de même que diverses pratiques de lutte contre les maladies du bananier.

Cette rationalisation de la culture, où les faibles rendements se trouvent largement compensés par de très grandes superficies, sans que les frais généraux augmentent proportionnellement, permet des prix de revient relativement faibles, bien qu'actuellement, les profondes atteintes de la Maladie de Panama, et diverses difficultés politiques avec les pays où se trouvent les concessions, tendent à les augmenter et, par ailleurs, à freiner le développement de ce système de culture.

L'organisation des plantations d'Amérique centrale est remarquablement complétée par celle du marché américain, où la demande règle soigneusement les importations, pour obtenir des prix tels que la consommation et les bénéfices soient maxima. A l'aide de la gamme des moyens modernes de propagande (télévision, radio, cinéma...), on cherche à augmenter progressivement la consommation, tandis que le surplus de production est écoulé en Europe à des prix tels, qu'à qualité égale, les autres systèmes de culture se trouvent en état d'infériorité.

Il existe évidemment des systèmes dérivés, comme au Cameroun français et britannique, sur d'assez grandes surfaces, plutôt plus extensifs. Mais on note, comme en Amérique centrale, une tendance à l'intensification des rendements par la mécanisation, l'irrigation et l'utilisation des engrais.

Vraisemblablement, et pour des raisons multiples, la bananeraie de grande superficie évoluera dans l'avenir vers une culture à plus haut rendement par unité de surface, les surfaces favorables étant de plus en plus limitées. Du fait de l'extension de diverses maladies, on devra surveiller de plus en plus les plantes individuellement.

3. La culture intensive sur petite ou moyenne surface.

Elle est souvent apparue, que ce soit aux îles Canaries, en Guinée française ou ailleurs, des circonstances adverses de climat ou de sol, parfois des deux. Ceci a conduit à la recherche de techniques spéciales pour l'entretien artificiel du bananier : parfois couverture morte, protectrice du sol ; presque toujours fumure organo-minérale importante ; souvent irrigation ou drainage, parfois des deux. La plante doit être conduite individuellement selon des formules d'œilletonnage pour obliger le bananier à sortir un fruit lourd et à une époque favorable, etc... Ceci réclame une main-d'œuvre abondante et qualifiée (5 à 8 fois plus qu'en Amérique centrale) et cette surveillance plante par plante limite le nombre de bananiers. Ceci amène à des prix de revient élevés.

Il apparaît nettement, quand on considère la culture aux Canaries, en Guinée et en Côte d'Ivoire, que la surface moyenne des exploitations est d'autant plus élevée que les facteurs du milieu deviennent plus favorables.

Pour une superficie donnée et un nombre de pieds cultivés intensivement, seul le rendement très élevé permet un abaissement suffisant du prix de revient pour que la culture devienne rentable. Ainsi, dans des conditions naturelles défavorables, la culture bananière n'admet pas la médiocrité des techniques, et il faut bien ajouter que le mieux est encore la culture intensive dans les meilleures conditions climatiques et géographiques possibles.

Il serait vain de prévoir l'évolution de ces systèmes de culture. Il faut également rappeler que cette classification est artificielle puisqu'elle n'envisage pas tous les cas intermédiaires. Il semble que les systèmes de culture familiale, et à grande échelle tendront progressivement à l'intensification des rendements. Il est probable aussi qu'à longue échéance, les cultures intensives rechercheront des positions géographiques plus favorables dont l'exploitation devient possible avec l'équipement progressif des régions tropicales.

(A suivre.)